

Il supposa que l'ennemi, cherchant à effacer ses traces, l'avait retourné, et que les grains qui étaient venus à la surface n'étaient pas aussi secs que ceux qu'ils remplaçaient. Il sortit de l'eau, chercha la piste qu'il avait jusque-là suivie si heureusement et eut le bonheur de la retrouver. Ce succès lui fit oublier sa fatigue : plein d'une nouvelle ardeur, il marcha plus rapidement qu'auparavant. Il rejoignit les Hurons au moment où l'obscurité commençait à l'empêcher de distinguer leurs traces. Il s'approcha d'eux autant qu'il le put faire sans révéler sa présence, déterminé à délivrer sa fiancée ou à vendre chèrement sa liberté.

IV.

LE SERMENT.

Quelques heures plus tard, le Gros-Renard était embusqué derrière un pin gigantesque, contre lequel il s'adossait, afin de dissimuler l'épaisseur de son corps. D'une main, il tenait son fusil, de l'autre, il caressait le manche de sa hache de guerre. Les Hurons étaient devant lui. Ils se reposaient près d'un grand feu, qui permettait à leur ennemi de les distinguer parfaitement. Placée au milieu d'eux, la captive Iroquoise était couchée sur un lit de feuilles. Ses ravisseurs dormaient, à l'exception d'Ontago et d'un autre guerrier, qui s'amusaient au "jeu du plat." Ils jouaient avec huit petits os carrés, dont les faces étaient alternativement peintes, l'une en noir, l'autre en rouge. Il agitaient, dans une corbeille, ces dés d'une nouvelle espèce; les jetant en l'air, ils les faisaient rouler sur une peau, qui leur servait de tapis. Le joueur gagnait autant de points que les os qui se présentaient de faces rouges en tombant; la mise lui appartenait, s'il emmenait, en dix coups, cinquante fois cette couleur.

Ontago, désirant alimenter le feu, vint chercher du bois près de l'arbre derrière lequel le Gros-Renard était caché. Le jeune chef Iroquois détacha de sa ceinture sa hache de guerre, et fondit sur son ennemi avec l'agilité d'une panthère qui saute sur une proie; d'un seul coup de son terrible tomahawk, il l'étendit sans vie à ses pieds. D'une main, il saisit la tête de sa victime; de l'autre, il prit son couteau et décrivit un cercle autour de son crâne; puis, il lui enleva le cuir chevelu avec une

dextérité qui témoignait que ce n'était pas la première fois qu'il scalpaît.

Les anciens sauvages du Canada faisaient sécher et suspendaient à leur ceinture les chevelures qu'ils avaient prises à la guerre. Leurs compatriotes proportionnaient au nombre de ses trophées l'estime qu'ils leur accordaient. Les Sioux et quelques autres tribus indiennes, qui habitent la région comprise entre le Missouri et les Montagnes rocheuses, pratiquent encore de nos jours cette coutume barbare.

Le Gros-Renard poussa le cri de guerre de sa nation, dont les sons, tantôt sourds, tantôt aigus, se terminèrent par un rugissement bien propre à inspirer de la terreur à ceux qui l'entendaient pendant la nuit. Le Huron qui s'était livré au "jeu du plat" avec Ontago, donnant l'alarme à ses compagnons, saisit Felluna et l'emmena hors de l'espace éclairé par le feu du bivouac. Le Gros-Renard, brandissant son tomahawk ensanglanté, sortit de sa cachette. Le Huron épaula son fusil et, le prenant pour point de mire, il en pressa la détente. Une lueur illumina le buisson où il s'était embusqué, les échos de la forêt répercutèrent la détonation de son arme, et une balle traversa le bras gauche de l'Iroquois. Celui-ci se cacha de nouveau. Les Hurons, croyant avoir affaire à un parti nombreux, se retranchèrent derrière les arbres. Durant une minute, les fusils grondèrent, les flèches fendirent l'air en sifflant, et une nuée de feuilles se détachèrent des branches qui étendaient leurs rameaux au-dessus du Gros-Renard. Il fit feu, à son tour, et un cri de douleur suivit la décharge de sa carabine. Les Hurons, ne pouvant croire qu'un seul homme eût le courage de les attaquer, craignirent que l'Iroquois ne cherchât à occuper leur attention, afin de permettre à d'autres guerriers de les surprendre: en proie à une peur panique, ils battirent en retraite. Le Gros-Renard colla son oreille contre la terre et acquit la certitude que les ravisseurs de Felluna s'éloignaient précipitamment. Sa blessure, sans être dangereuse, l'obligeait de ne plus songer à les poursuivre; s'était approché du feu, il se mit à la panser.

ERASTE D'ORSONNENS.

(La suite au prochain numéro.)